

# Antonin Artaud, « [re]trouver la face »

Freud décrit, dans la schizophrénie, le dénouage du corps et du langage. Lacan reprend cette problématique, d'abord à partir de l'existence de l'Autre, symbolique, qui décerne un corps au sujet : le sujet schizophrène « n'arrive pas à faire mordre [le langage] sur un corps et en effet, à partir de là, on peut considérer que le corps est sans organes.[\[1\]](#) » Puis, dans son dernier enseignement, Lacan substitue au binaire âme/corps une notion nouvelle : « la substance jouissante du corps parlant », faite des résonances sémantiques introduites par le langage dans le corps et produisant des effets de jouissance.

Dans le séminaire proposé par l'ACF MAP à Toulon[\[2\]](#), « Le mystère du corps parlant » [\[3\]](#) il a été proposé de parcourir les étapes épistémiques de cette question du corps à partir d'un moment de rupture dans l'œuvre d'Antonin Artaud.[\[4\]](#)

De juin 1946 à mars 1948, les portraits de proches et les autoportraits réalisés par Artaud marquent une rupture avec les œuvres classiques de la période précédente (1919-1935) où s'affirmait une « maîtrise technique admirable mais apparemment peu inventive[\[5\]](#) ». Un événement majeur a produit ce bouleversement fondamental. Le langage est parti : « Dix ans que le langage est parti / qu'il est entré à la place / ce tonnerre atmosphérique / cette foudre / devant la pressuration aristocratique des êtres / de tous les êtres nobles [...] [\[6\]](#) »

À partir de là, Artaud cherche à défaire la bonne forme qui unifie imaginativement au miroir (« Le visage humain est une force vide, un champ de mort[\[7\]](#). »), au profit de la force (« Le corps est une multitude affolée, une espèce de malle à soufflets qui ne peut jamais avoir fini de révéler ce qu'elle recèle[\[8\]](#). ») Il fait du « visage humain le champ d'une

bataille effrénée où forces de vie et de mort s'entrecho[quent]. »[\[9\]](#)

« Le visage humain, nous dit Artaud, n'a pas encore trouvé sa face [...] c'est au peintre à la lui donner [...] Le visage humain porte en effet une espèce de mort perpétuelle sur son visage dont c'est au peintre justement à le sauver en lui rendant ses propres traits[\[10\]](#). »

Ce qu'Artaud cherche à produire, et non à représenter, c'est le « secret d'une vieille histoire humaine qui a passé comme morte dans les têtes d'Ingres ou d'Holbein[\[11\]](#) » – morte car soumise à l'assomption d'une figure unifiante, totalisante, celle du miroir, celle-là même qu'il fait voler en éclats. Il défait l'affinité du corps et de l'imaginaire et met en question la représentation à l'œuvre dans la peinture depuis des siècles.

Artaud réalise désormais, à même le support du dessin, des gestes, et non des représentations : « Or ce que je dessine / ce ne sont plus des thèmes d'Art / transposés de l'imagination sur le papier, ce ne sont plus des figures affectives, / ce sont des gestes, un verbe, une grammaire, une arithmétique, une Kabbale entière et qui chie à l'autre, qui chie sur l'autre, / aucun dessin fait sur le papier n'est un dessin, / la réintégration d'une sensibilité égarée, / c'est une machine qui a souffle [...] [\[12\]](#) »

Il conjoint sur le papier la représentation des visages avec des signes kabbalistiques, c'est-à-dire graphiques : « Et depuis un certain jour d'octobre 1939 je n'ai jamais plus écrit sans non plus dessiner. [\[13\]](#) » Ces signes sont de véritables « xylophénies », terme inventé par Artaud et apparu pour la première fois dans les cahiers en octobre 1945 qui désigne[\[14\]](#) la discordance entre le visuel et l'auditif dans la perception. C'est ce que donnent à ressentir les dessins de visages d'Artaud, faisant ainsi résonner le mystère du corps parlant.

[1] Lacan J., « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », 14 octobre 1972 (inédit).

[2] Le groupe de travail est constitué de Philippe Devesa, Pierre Falicon, Jean-Louis Morizot. Invités : Sylvie Goumet, Nicole Guey, Pamela King.

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p.118.

[4] sous le titre « Visages du parlêtre »

[5] Derrida, Jacques, *Artaud le Moma*, éditions Galilée, Paris, 2002, p. 55.

[6] Cf. Castanet, Hervé, « Antonin Artaud "extra-lucide" », *Entre mots et images*, éditions Cécile Defaut, Nantes, 2006, p. 187.

[7] Artaud, Antonin, *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Évelyne Grossman, Quarto-Gallimard, Paris, 2004, p. 1534.

[8] Artaud, Antonin, *Histoire vécue d'Artaud le Môme* (1946), in *Œuvres Complètes*, t. XXVI, Gallimard, 1976, Paris, p. 187.

[9] Thévenin, Paule, Derrida, Jacques, « La recherche d'un monde perdu », *Artaud – Dessins et portraits*, Gallimard, Paris, 1986, p. 15.

[10] Artaud, Antonin, *Portraits et dessins par Antonin Artaud du 4 au 20 juillet 1947*, Paris, Galerie Pierre, 1947, texte écrit à l'occasion de l'exposition des dessins de l'auteur à la Galerie Pierre, in Artaud, Antonin, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1534.

[11] *Ibid.*, p. 1535.

[12] Artaud, Antonin, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1513.

[13] *Ibid.*

[14] Cf. Grossman, Évelyne, « Antonin Artaud – La danse des corps », *Artaud/Joyce – Le corps et le texte*, Nathan, Paris, 1996, p. 183.